

Québec français



À l'écoute de la tradition

André Vachon

Numéro 27, octobre 1977

Folklore du Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vachon, A. (1977). À l'écoute de la tradition. *Québec français*, (27), 29–29.

À l'écoute de la tradition

Coincidence amusante ou mystère de l'hérédité? Je ne sais. Toujours est-il que, le 13 décembre 1638, à Québec, Jean Millouer, domestique du sieur Jean-Baptiste Le Gardeur de Repentigny, reconnaissait avoir, avec ses trois compagnons de travail, dérobé à son maître des pois, dont ils mangèrent ensemble « jusqu'à trente boisseaux »; pis encore, il confessa s'être moqué du sieur son maître en chantant avec les autres, tout en se régalant:

*Pauvre bonhomme,
tu n'es pas maître en ta maison
quand nous y sommes.*

La morale de cette très véridique histoire est que Luc Lacourcière a de qui tenir! Ce domestique doué d'un appétit gargantuesque et par trop amateur de bonne soupe aux pois, qui cependant connaissait des chansons et savait se moquer finement de sa victime; ce Jean Millouer illettré, première incarnation chez nous de l'âme populaire française, savez-vous qu'il compte parmi les ancêtres de notre folkloriste — qu'il est même, entre tous, j'en jurerais mes grands dieux, celui qui compte le plus?

Certes, Luc Lacourcière est un savant: il se montre plus empressé à connaître les diverses recettes de la soupe aux pois qu'à la déguster — aussi n'a-t-il jamais volé de pois, et peut-être n'en a-t-il jamais abusé; de même, plutôt que de les chanter, il préfère recueillir les multiples versions de nos chansons populaires, appliquant à cet exercice l'inépuisable gourmandise dont son ancêtre faisait un bien autre usage; au demeurant, comme la bonne humeur ne messied pas à un savant, non plus que l'art de manier délicatement la moquerie et l'ironie, et comme, de toute façon, devant cette part de son héritage, il n'en peut mais, notre folkloriste assaisonne toutes choses — gestes, paroles, écrits — d'un brin de malice — en quoi il ressemble fort, si je ne me trompe, à Jean Millouer.

Jean Millouer! Il serait bien étonné d'apprendre que, trois siècles et demi après sa mésaventure, les Archives nationales du Québec conservent précieusement le mot à mot original de ses aveux, et que les Archives de Folklore de l'université Laval ont soigneusement noté, il y a longtemps, le texte de sa chanson. Il découvrirait en même temps, peut-être avec soulagement, que les historiens n'ont guère fait cas de lui: au fond, se dirait-il, un document qui dort

dans les archives n'est guère compromettant; il serait bien autrement bouleversé de savoir sa chanson connue et chantée, de nos jours encore, dans toute la « Nouvelle-France », et sans doute approuverait-il les folkloristes de s'y intéresser.

Car le folkloriste ne fait point acception de personne. Il oeuvre sur une matière anonyme, que mille cerveaux ou mille mains façonnèrent au cours des âges et que la tradition nous transmet plus ou moins fidèlement; qu'il s'agisse de chansons, de contes ou de légendes, de recettes, de techniques ou de croyances, d'outils, de meubles ou de bâtiments, l'objectif ultime du folkloriste est la pénétration et la connaissance de la mentalité populaire, ou, si l'on préfère, de notre âme collective. L'histoire peut faire et défaire des héros, étudier un homme, un groupe, une société, un problème; elle peut décrire avec grande précision le cadre social, économique, politique ou religieux dans lequel a vécu le peuple; mais je doute que, sans l'apport du folklore, elle puisse jamais, elle qui ne croit guère qu'aux sources écrites, dire les pensées et les craintes secrètes, les croyances et les rêves, les amours et les douleurs de l'homme du peuple, qui n'écrivait pas et dont la plume eût été, à coup sûr, aussi pudique que lui. L'homme du peuple se raconte, se chante, se livre, mais pour ainsi dire par personnes interposées: il crée des personnages qui lui sont comme un masque, qu'il anime de son âme et dont il feint d'écouter et de répéter les chants et les paroles — des chants et des paroles qui sont les siens et qu'il peut ainsi projeter, sans en avoir l'air, aux quatre vents du ciel. Joyeuses ou plaintives, ces voix nous parviennent, amplifiées ou atténuées, claires ou déformées, sur les ailes infatigables de la tradition.

Seuls, jusqu'ici, les folkloristes se sont mis à l'écoute de ces grandes voix; seuls ils ont tenté de les saisir au vol et de les fixer; seuls ils scrutent véritablement l'âme populaire. Étant moi-même historien, je dois avouer que les membres de ma confrérie se méfient beaucoup, en général, de la tradition orale, qui déforme tout, confond tout et manque totalement de rigueur; on accorde, en revanche, une confiance quasi absolue aux documents écrits, comme si, d'une parfaite rigueur, ils ne déformaient ni ne confondaient jamais rien. Peut-être n'avons-nous pas compris ceci, que les folklo-

ristes ne cherchent point, dans la tradition orale, des renseignements historiques tels que des dates, des noms ou des faits inconnus; ce qui les intéresse, encore une fois, c'est notre âme collective, qui s'exprime tout aussi bien dans les exploits de Ti-Jean ou les fureurs de la bête à sept têtes que dans nos chansons d'amour, et qui, certainement, se révélera un jour à nous, telle qu'en elle-même, dans sa belle simplicité.

Que me voilà loin, en apparence, de Luc Lacourcière! Et pourtant! Je m'étais proposé de faire ici son éloge: et comment l'aurais-je loué mieux qu'en lui disant combien justifiée et combien précieuse pour le Canada français m'apparaît l'orientation qu'il a donnée à sa carrière? Il est vrai que, maintenant, l'espace m'est compté pour rappeler à quel point fut féconde et déterminante, jusqu'ici, son activité. Mais est-il vraiment besoin de m'étendre sur ce que chacun sait aussi bien que moi, d'évoquer la fondation des Archives de Folklore en 1944 et la publication des « Archives de Folklore » à partir de 1946, par exemple? — de nommer un Germain Lemieux, un Conrad Laforte, une Nora Dawson, une Antonine Maillet et même une Édith Butler, que le maître a formés? — de dresser la liste des thèses, souvent d'une qualité exceptionnelle, qu'il a dirigées, en folklore comme en littérature québécoise, dont il est aussi un spécialiste reconnu? — Essaierai-je même de faire entrevoir la quantité des documents traditionnels qu'il a recueillis, des cours qu'il a dispensés, des études qu'il a publiées? Et que dire de l'excellente collection du « Nénuphar », qu'il dirige, de celle des « Classiques canadiens » — et de son édition critique de Nelligan?

Je brise là et me tais, puisqu'il le faut, mais après cette dernière et brève évocation d'un Luc Lacourcière très cultivé, qui connaît tout, semble-t-il, et qui, s'il parle de tout brillamment et raconte avec aisance, sait néanmoins écouter les grandes voix de la tradition — et même, à l'occasion, les plus petites. Un jour, je lui présentai mes deux fils, alors âgés de neuf et dix ans. Très gentiment, il leur demanda:

— *Racontez-moi une histoire...*

André VACHON
de la Société royale du Canada